

Femmes et Église à l'aube du troisième millénaire, recension d'un livre de Hans Küng

Marie Gratton Boucher

Volume 3, Number 2, 1990

L'autre salut

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057613ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057613ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, M. G. (1990). Femmes et Église à l'aube du troisième millénaire, recension d'un livre de Hans Küng. *Recherches féministes*, 3(2), 171–178.
<https://doi.org/10.7202/057613ar>

Article abstract

In his book *Theology for the Third Millennium, An Ecumenical View*, Hans Küng proposes paradigms for the development of a theology resolutely historico-critic in its method and ecumenical in its project. Leaving aside certain chapters that are less in link with the challenges that confront women in the Catholic Church, the authoress has chosen to analyse this book by Hans Küng to find some elements susceptible of helping the development of a feminist theology at the dawn of the third millennium.

Femmes et Église à l'aube du troisième millénaire, recension d'un livre de Hans Küng

Theology for the Third Millennium, An Ecumenical View. New York, London, Toronto, Sydney, Auckland, Doubleday, 1988, 316 pages.

Marie Gratton Boucher

Si les religions ambitionnent de jouer encore demain un rôle dans les mouvements de femmes, si elles souhaitent et osent prétendre pouvoir leur apporter une lumière, un dynamisme et une espérance, il est clair qu'elles ont d'abord à s'interroger sur la place qu'elles comptent leur accorder dans tous les secteurs où se déploie leur vie. Mais parmi tous ces lieux dans lesquels s'exercent les activités des diverses confessions, la réflexion théologique, qui contribue à l'élaboration et à l'enrichissement de la doctrine, et évidemment aussi la participation aux ministères de sanctification et de gouvernement apparaissent comme des points d'ancrage particulièrement importants pour l'avenir des femmes dans les grandes religions. Que ce soit dans le judaïsme, dans l'islam ou dans le christianisme, cette proposition, à moyen terme, est également valable. L'action des femmes pour assurer leur avancement dans ces dossiers et les résistances qu'elles rencontrent partout montrent bien cependant la difficulté du projet et l'importance des enjeux en cause pour elles et pour les religions. On me permettra toutefois ici de limiter ma réflexion au problème des femmes dans l'Église catholique, en me situant résolument, néanmoins, dans une perspective oecuménique.

C'est à partir d'un ouvrage de Hans Küng, *Theology for the Third Millennium, An Ecumenical View*¹, que j'entreprendrai de réfléchir sur le thème de ce numéro de *Recherches féministes*, qui met en relation étroite religions, mouvements de femmes et avenir, pour dessiner le profil d'un «autre salut».

On pourra s'étonner que j'aie choisi d'aborder ce sujet à travers un livre écrit par un homme, plutôt que par une femme. Ce choix a ses mérites et ses limites, j'en suis consciente, et j'aurai l'occasion dans le cours de mon exposé de manifester les avantages et les inconvénients inhérents à celui-ci.

Hans Küng, faut-il le rappeler, est un théologien d'une vaste culture, intelligent, lucide, courageux, résolument ouvert sur l'avenir, profondément convaincu de l'impérieuse nécessité d'approfondir et d'élargir le dialogue oecuménique, et sympa-

thique à la lutte que mènent les femmes dans l'Église pour passer de leur état d'objet théologique à celui de sujet à part entière. Hans Küng cependant ne met pas à la défense de la cause des femmes dans l'Église le zèle d'une suffragette... Il n'est pas directement, dans sa pratique et sa réflexion quotidiennes, confronté aux mêmes problèmes que rencontrent les femmes; cela peut sans doute lui permettre d'aborder le dossier avec une certaine distance critique qui rend d'autant plus incontournables les conclusions qu'il tire de son exploration du problème. Il n'a aucun avantage personnel à tirer, comme homme et comme clerc, d'une amélioration de la condition des femmes dans l'Église. Aussi, s'il épouse leur cause, c'est par conviction et non par intérêt, c'est qu'il croit qu'elle est éminemment juste et que les Églises qui se déroberaient à leur devoir d'accueillir les revendications des femmes et de leur donner des suites concrètes commettraient une faute grave qui minerait leur crédibilité et compromettrait leur avenir. Il est des occasions historiques qu'il est coûteux, sinon irréparable, de rater. La montée des mouvements de femmes partout dans le monde, tant dans les sociétés civiles que dans les institutions religieuses, est un de ces signes qu'il serait téméraire d'ignorer pour les religions qui souhaitent avoir un avenir et continuer à jouer un rôle de phare et de soutien pour les femmes et les hommes en quête de sens, de dépassement, d'absolu.

Dans son introduction, Hans Küng précise que sa démarche pour fonder les paradigmes de ce que devrait être une théologie du troisième millénaire empruntera résolument la voie de l'oecuménisme et de l'approche historico-critique (Küng 1988 : XV) exercée de manière courageuse et responsable, méthode qui a porté tant d'heureux fruits en exégèse biblique au cours du XX^e siècle.

Theology for the Third Millennium regroupe une douzaine d'articles dont quatre sont inédits, alors que les autres ont été publiés en 1962, 1979, 1984, 1985 et 1986 (Küng 1988 : 295).

C'est dire qu'on y voit à la fois se déployer sur plus d'un quart de siècle la cohérence, l'audace théologique du penseur et la conviction batailleuse de l'homme à qui n'ont été épargnés ni les contradicteurs ni les censeurs. Il est vrai qu'il n'a rien fait pour les éviter au cours d'une carrière menée tambour battant et flamberge au vent.

Tous les sujets abordés dans ce livre ne sont pas nécessairement reliés au thème du présent numéro de *Recherches féministes*, aussi je me contenterai d'analyser ceux dont le contenu apporte directement de l'eau à mon moulin.

Une théologie pour aujourd'hui... et pour demain

Hans Küng affirme au départ que nous sommes entré-e-s dans une époque que l'on peut qualifier de postmoderne (Küng 1988 : 2). Cette nouvelle ère commande, selon lui, une révolution théologique si l'on veut faire face à la crise de crédibilité et de plausibilité qui assaille les Églises en cette fin de millénaire (Küng 1988 : 1). Il ne s'agit pas d'adopter des positions opportunistes et encore moins de concocter des réponses anciennes servies à la moderne; il s'agit plutôt de montrer, en utilisant toutes

les ressources d'une approche historico-critique (Küng 1988 : 194) la pertinence de l'Évangile dans une période où les représentations du monde et les mouvements sociaux commandent une réflexion théologique profondément renouvelée. S'il est vrai que les temps modernes ont commencé leur gestation à la Renaissance (Küng 1988 : 5), on comprendra que la montée des mouvements de femmes, qu'on ne voit guère apparaître avant la toute fin du XVIII^e siècle, peut être considérée moins comme un phénomène de la modernité que comme une des expressions les plus décisives et les plus irréversibles de la postmodernité. Les modernes, les penseurs du siècle des Lumières n'avaient pas remis en cause le système patriarcal, son «ordre», ses valeurs, ses tenants et aboutissants psychologiques, sociaux et religieux. Les postmodernes l'ont osé et la face du monde en est déjà et en demeurera profondément changée.

Les occasions historiques

Féru d'histoire, conscient de la nécessité d'en tenir compte pour parvenir à développer un discours théologique plausible et pertinent — chaque époque, on le sait, dispose d'un «croyable disponible» qui n'est pas indéfiniment ni indifféremment utilisable et transférable — Hans Küng évoque la figure d'Érasme (Küng 1988 : 15-46) *humaniste, théologien, réformateur... avant la Réforme*. Il est clair que le théologien de Tübingen nourrit une sympathie profonde pour ce Hollandais né en 1469, mort en 1536, qui dans son oeuvre la plus célèbre, *L'Éloge de la folie*, publiée en 1511, rêvait d'enseigner la vérité évangélique en mettant à contribution toute sa verve satirique. Érasme était intéressé par une approche renouvelée de la Bible, de la théologie systématique, de la piété populaire, des ministères ordonnés, du gouvernement dans l'Église (Küng 1988 : 22-25), en un mot c'était un esprit résolument moderne, vivant et pensant à un moment charnière de l'histoire de l'Église. Avant même que Luther n'entrât en scène, Érasme avait compris la pressante nécessité d'une conversion dans l'Église et l'avait entamée à sa façon, discrètement, sans s'en prendre aux personnes, mais tout en étant implacable à l'égard d'un système ayant grand besoin d'être réformé, comme il s'en expliquait lui-même dans *L'Éloge de la folie* :

[...] celui qui fronde la vie humaine sans attaquer personne en particulier, ne paraît-il pas vouloir plutôt avertir et reprendre par des conseils que blesser par la satire?

Érasme 1941 : 3

Cependant, et c'est ce que lui reproche Hans Küng, au moment où Luther est en train de changer le cours de l'histoire en rompant irrémédiablement avec Rome, en poursuivant sur un mode belliqueux une critique qu'Érasme avait lui-même amorcée quelques années auparavant sur le ton de la modération et de la sagesse, implacable à l'égard d'un système ayant grand besoin d'être réformé, ce dernier, las sans doute des débats qu'il a déjà suscités et des oppositions qu'il a soulevées, se retire dans une

prudente neutralité (Küng 1988 : 38). Trop pondéré pour se lancer en guerre avec le moine de Wittenberg, assez lucide pour voir les lacunes de l'Église romaine, il choisit de sortir de la mêlée. Küng lui en fait grief car, argumente-t-il, il est des tournants de l'histoire qu'on n'a pas le droit de rater. Il est des engagements auxquels on n'a pas le droit de se dérober, il est des replis stratégiques qui ne peuvent que dégénérer en reculs historiques si un individu ou un groupe de personnes renonce à prendre la parole et à risquer le tout pour le tout. J'ose l'affirmer, les femmes chrétiennes, les catholiques plus particulièrement, qui ont pris conscience du ferment révolutionnaire contenu dans l'Évangile et qui ont cru à son pouvoir transformateur, se trouvent acculées aujourd'hui à la nécessité de l'engagement pour que justice soit faite aux femmes dans l'Église. Si elles se terrent, si elles se taisent, nul ne pourra mener le combat à leur place et un important tournant historique pourrait bien être manqué. Küng, quand il évoque la figure d'Érasme, montre qu'à quatre siècles de distance, les enjeux sont d'une égale ampleur (Küng 1988 : 43). Dans les deux cas, une certaine conception du pouvoir et du gouvernement dans l'Église est en cause. L'affrontement entre Rome et Luther a provoqué un schisme qui dure encore; qu'advient-il des tensions qui s'accroissent entre les mouvements de femmes en quête d'égalité dans l'Église et la fin de non-recevoir que le Vatican leur oppose? Küng ne pose pas cette question directement mais elle est néanmoins implicitement présente quand il réfléchit sur les caractéristiques que doit avoir la théologie qui veut passer l'épreuve de l'entrée dans le troisième millénaire.

Comment fait-on de la théologie chrétienne?

Le sort qu'on réserve aux femmes à l'intérieur des structures ecclésiales trouve, selon les autorités, sa justification dans l'Écriture et dans la Tradition. Et c'est à partir de ces sources que s'élabore une argumentation théologique qu'on affirme concluante et incontournable. Est-ce si sûr?

Dans un chapitre intitulé «Comment fait-on de la théologie chrétienne?» (Küng 1988 : 103-122), Küng montre bien que la première source, le premier pôle de la théologie chrétienne est la révélation de Dieu à travers l'histoire d'Israël et celle de Jésus; le second horizon à partir duquel nous pouvons réfléchir théologiquement est celui de notre expérience (Küng 1988 : 108, 116).

Si Dieu a choisi de se dire à travers le déroulement d'une histoire, celle d'Israël, et d'une existence humaine, celle de Jésus, il est clair que la parole de Dieu n'est pas une réalité statique mais dynamique : la figer, c'est la trahir. D'ailleurs l'Écriture elle-même est une réflexion et une interprétation religieuses de l'expérience d'Israël. L'exégèse historico-critique nous a familiarisé-e-s avec cette idée. Par ailleurs, quand l'Église hiérarchique s'appuie sur la Tradition pour maintenir le statu quo, elle raisonne comme si ce qui n'était jamais encore arrivé ne pouvait jamais arriver ni ne devait jamais arriver (Küng 1988 : 115). Cette réaction n'est-elle pas profondément anti-historique et, par le fait même, tout à fait étrangère à la dynamique de la révélation? C'est à partir de leur vision du monde et de leurs expériences concrètes que les

générations qui ont précédé la nôtre ont interprété la volonté de Dieu et se sont donné des normes, des règles et des institutions. N'avons-nous pas le même droit, et qui plus est, le même devoir? Saint Augustin, qui n'est pas suspect d'avoir prôné le laxisme, n'affirmait-il pas dans le *De bono conjugali* : «La diversité mystérieuse des temps apporte tant de commodité pour faire ou ne pas faire quelque chose avec justice» (Augustin 1947 : 65).

La méthode historico-critique, qui a tant fait pour une meilleure compréhension de la parole de Dieu, doit aussi s'appliquer à la réflexion théologique (Küng 1988 : 86). Telle affirmation, telle justification, telle proposition doivent être replacées dans leur contexte, marqué souvent par des facteurs de nature psychologique, sociologique, culturelle, polémique, si l'on veut en bien saisir la portée, l'importance, la pertinence... et la relativité.

Les changements de modèles

Les pratiques ecclésiastiques imposées, les doctrines proposées, les dogmes promulgués ont tous une histoire. Ils sont l'aboutissement de la mise en oeuvre d'un certain nombre de modèles théologiques qui eux-mêmes reflètent l'état de la culture et de son interprétation religieuse. C'est dire que notre passé collectif est plein de changements de paradigmes, tant dans la société civile que dans la communauté ecclésiale, et les problèmes de crédibilité et de plausibilité deviennent particulièrement aigus quand l'Église se cramponne à d'anciennes visions du monde alors que la société revise et modifie les siennes (Küng 1988 : 176-181).

Aussi l'idée selon laquelle les femmes sont, par nature (Küng 1988 : 176), inaptes à l'exercice de l'autorité et vouées à la subordination, à l'obéissance et à la soumission relève d'une idéologie patriarcale qui, dans nos sociétés occidentales, est perçue comme un fait culturel plutôt que comme l'expression d'un impératif naturel absolument irréfragable. Quand l'Église prétend que les femmes ne peuvent ni ne doivent exercer en son sein aucun ministère de sanctification et de gouvernement, parce que cela irait contre la volonté du Seigneur et enfreindrait l'ordre qu'il a inscrit dans la création, elle se place non seulement en marge mais en contradiction avec un des courants majeurs de la culture contemporaine : la montée des mouvements de femmes en quête d'équité. Le paradoxe, bien sûr, c'est que l'institution ecclésiale reconnaît, comme un des «signes des temps» (Jean XXIII 63 no 267-268), la marche longue et ardue des femmes vers plus d'autonomie et de liberté et qu'elle dénonce à qui mieux mieux les injustices dont celles-ci sont victimes un peu partout à travers le monde, tout en exerçant à leur égard une discrimination systématique et systémique. Il est donc clair que la théologie qui tente de justifier le maintien en tutelle des femmes dans l'Église souffre d'un triple défaut. Premièrement, elle n'apparaît pas s'inspirer de l'esprit de Jésus qui est venu libérer tous les humains, hommes et femmes, des antiques tabous. Deuxièmement, elle est coupée de l'expérience vécue dans le

monde moderne contemporain et, troisièmement, elle ne tient aucun compte de la pratique qui s'est développée à cet égard dans tant d'autres confessions chrétiennes.

Qu'on me permette ici une parenthèse. On sait que l'Église orthodoxe demeure avec l'Église catholique le dernier bastion d'une hiérarchie et d'un clergé uniquement masculins. Alors que diverses confessions protestantes et les anglicans ouvraient, précautionneusement et souvent après de rudes débats, la porte des ministères ordonnés aux femmes, Rome présentait cette initiative comme le geste qui compliquerait le dialogue oecuménique et rendrait la réunion impossible. Or la division perdure depuis quatre siècles et demi... N'est-ce pas malhonnête de faire peser sur les femmes et sur leurs revendications à plus de justice dans l'Église l'odieux d'un piétinement du dialogue oecuménique avec les Églises issues de la Réforme? L'Église orthodoxe, pour sa part, n'ordonne pas de femmes. Le catholicisme a-t-il pour autant résolu plus rapidement ses querelles théologiques avec elle? Il est vrai que le clergé orthodoxe a le droit de se marier... Faut-il donc ici aussi chercher la femme pour trouver une coupable aux divisions qui continuent de morceler la chrétienté?

Faut-il désespérer de la capacité de conversion de l'Église catholique à une vision plus équitable de la femme et de son apport à l'économie du salut? Que non! Des pas ont déjà été faits qu'on a tendance à oublier, tellement ils paraissaient devoir aller de soi. Ne sommes-nous pas passées du statut de tentatrices, de séductrices, d'occasions de péché qui était le nôtre chez les Pères de l'Église, dans la théologie médiévale et chez tant de théologiens et de prédicateurs jusqu'au siècle dernier (Delumeau 1978), à celui de gardiennes de la civilisation et de la culture chrétiennes, comme tant de documents pontificaux récents se plaisent à nous représenter (Rondeau 1969)? Mais une question surgit, bien sûr : pourquoi faut-il toujours que les femmes soient charriées d'un stéréotype à l'autre? Pourquoi, sinon parce qu'en dépit de tous les énoncés de principe et des droits issus de leur baptême, elles ne sont pas encore pleinement reconnues comme sujets à part entière et demeurent trop souvent traitées comme des objets théologiques dont il appartient aux hommes de dire qui elles sont et en quoi consiste la «vraie féminité» (Jean-Paul II 1988 : 70). D'où vient donc cet acharnement à ne considérer la femme comme vraiment définie qu'à travers le regard de l'homme, c'est-à-dire en tant que vierge ou mère? Idéalement, vierge et mère.

On aura compris que ma réflexion déborde ici très largement l'ouvrage de Hans Küng, mais lui demeure néanmoins étroitement liée puisque l'auteur d'*Être chrétien* (Küng 1978) revient sans cesse sur la nécessité d'élaborer une théologie qui puisse affronter les défis culturels, scientifiques et oecuméniques du prochain millénaire. Il insiste sur le fait qu'on ne peut plus prêcher le message libérateur de l'Évangile sans tenir compte de l'oppression que fait peser sur les femmes le système patriarcal (Küng 1988 : 176). Pratiquer l'oecuménisme entre les Églises chrétiennes est certes une oeuvre louable, mais la réconciliation la plus essentielle, la plus fondamentale, la plus primordiale est celle qui doit s'effectuer, au sein de la chrétienté, entre les femmes et les hommes (Küng 1988 : 180). Sinon, comment la «bonne nouvelle» pourrait-elle être entendue, reconnue, accueillie, s'interroge Küng.

L'impérieuse nécessité de développer une théologie adaptée aux besoins, aux aspirations et aux espérances du temps présent, tout en étant profondément fidèle à

l'esprit et aux attitudes de Jésus surgit dans un univers culturel où le pluralisme religieux est non seulement une réalité présente, ce qui n'est pas nouveau, mais aisément accessible, ce qui l'est bien davantage.

Si le christianisme se dit et se veut une religion vraie et bonne (Küng 1988 : 248), celle-ci ne peut s'offrir le luxe de perpétuer et de justifier des pratiques injustes (Küng 1988 : 240). La vérité, comme le rappelle Küng, n'est jamais seulement une théorie, elle est aussi une pratique (Küng 1988 : 238) et ses théoriciens se discréditent quand ils déploient astuces et sophismes pour en escamoter les plus logiques applications.

Conclusion

Le plaidoyer de Hans Küng pour une théologie renouvelée viendrait renforcer, si besoin était, la réflexion et la tâche entreprises par les femmes depuis le concile Vatican II, courageusement et inlassablement menées par elles dans tous les secteurs de la vie ecclésiale où elles ont pu mettre leurs talents, leurs compétences, leur zèle au service de la bonne nouvelle libératrice de Jésus.

En lisant Hans Küng, les femmes apprendraient — si elles ne le savaient pas déjà — que leur longue marche vers plus d'autonomie et de justice dans l'Église est à la fois en conformité avec l'essentiel du message chrétien et solidement arrimée à l'expérience et à l'espérance contemporaines. Enracinées dans leur terreau originel, passionnément attentives aux exigences de re-nouveau, vaillamment tendues vers l'avenir, c'est ainsi, et ainsi seulement que théologie et vie chrétienne doivent se penser, s'articuler l'une à l'autre, s'écrire et se vivre.

*Marie Gratton Boucher
Faculté de théologie
Université de Sherbrooke*

Note

1. Le livre est aussi disponible en français sous le titre *Une théologie pour le 3^e millénaire : pour un nouveau départ œcuménique*, traduit de l'allemand par Joseph Felsthauer, Paris, Seuil, 1989, 374 pages.

RÉFÉRENCES

- AUGUSTIN (saint)
1947 «De bono conjugali», in *Oeuvres de s. Augustin*, tome II. Paris, D.D.B.

DELUMEAU, Jean

1978 *La peur en Occident*. Paris, Le livre de poche, Collection Pluriel.

ÉRASME

1941 *Éloge de la folie*. Paris, Éditions de Cluny.

Jean XXIII

1963 *Pacem in terris*. AAS. 55.

Jean-Paul II

1988 *Dignité et vocation de la femme*. Montréal, Éditions Paulines.

KÜNG, Hans

1978 *Être chrétien*. Paris, Éditions du Seuil.

1988 *Theology for the Third Millennium, An Ecumenical View*. New York, London, Toronto, Sidney, Auckland, Doubleday.

RONDEAU, Marc

1969 *La promotion de la femme dans la pensée de l'Église contemporaine*. Montréal, Éditions Fides.